Revue d'Alsace

**Revue d'Alsace**

**139 | 2013**
**L'Alsace et la Grande Guerre**

# MÜLLER-HILL (Werner Otto), „Man hat es kommen sehen und ist doch erschüttert“, Das Kriegstagebuch eines deutschen Heeresrichters 1944/45

Siedler, 2012, 176 p.

**Frédéric Stroh**

OpenEdition Journals

**Édition électronique**
URL : http://journals.openedition.org/alsace/1824
DOI : 10.4000/alsace.1824
ISSN : 2260-2941

**Éditeur**
Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

**Édition imprimée**
Date de publication : 1 octobre 2013
Pagination : 469-472
ISSN : 0181-0448

**Référence électronique**
Frédéric Stroh, « MÜLLER-HILL (Werner Otto), „Man hat es kommen sehen und ist doch erschüttert“, Das Kriegstagebuch eines deutschen Heeresrichters 1944/45 », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/alsace/1824 ; DOI : https://doi.org/10.4000/alsace.1824

Tous droits réservés

de devoir de mémoire et invite les historiens à se pencher davantage sur le drame de l'incorporation de force. Incitait plutôt, car le texte, nous l'avons dit, date de dix ans, une époque où le drame des Malgré-Nous venait d'être redécouvert par l'Alsace (voir l'article consacré à ce sujet par François Igersheim dans la *Revue d'Alsace* 2012). Ce souhait paraît aujourd'hui exaucé. Autre sujet : si la construction européenne ravit notre auteur, le traumatisme de la guerre a ancré en lui une défiance ineffaçable vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Autriche. Le parallèle établi entre Adolf Hitler et Jörg Haider en témoigne quand André Muller s'inquiète lui-même d'un trop grand afflux de population étrangère en France et rappelle que si l'Allemagne nazie était une dictature, « jeunes et vieux pouvaient se promener la nuit sans se soucier d'être agressés » ! Dernier thème récurrent parmi ses prises de position, son pacifisme et ses appels à un désarmement général. On aurait tort de se moquer de la sincérité de ces élans. On peut cependant faire remarquer à l'auteur qu'ils vont autant à l'encontre de sa vision du passé que de ses inquiétudes quant à l'avenir de l'Europe.

Un troisième et dernier niveau de lecture, anecdotique, il faut bien l'avouer, et assez amusant, confère à l'ouvrage un rôle de redresseur de torts, qu'il s'agisse de corriger ou compléter le livre d'Eugène Riedweg sur les Malgré-Nous, de dénoncer certaines pratiques journalistiques ou encore de regretter la médiocrité des réalisations cinématographiques prenant pour cadre l'histoire de l'Alsace.

Eric Ettwiller

Müller-Hill (Werner Otto), *„Man hat es kommen sehen und ist doch erschüttert", Das Kriegstagebuch eines deutschen Heeresrichters 1944/45*, Siedler, 2012, 176 p.

Le sous-titre du présent ouvrage – *le journal de guerre d'un juge militaire allemand 1944/45* – est plein de promesses pour qui s'intéresse à la question, longtemps controversée, de la nature de la justice militaire sous le national-socialisme.

C'est suite au décès de l'auteur en 1977 que ce manuscrit a été découvert par son fils. Mais il n'a été publié que trente ans après, tout d'abord dans une traduction française aux éditions Michalon en 2011, puis dans sa version originelle aux éditions Siedler en 2012. En guise de préface, l'historien fribourgeois Wolfram Wette – spécialiste reconnu de l'histoire de la Wehrmacht et de sa justice – reconstitue le parcours de l'auteur, à partir essentiellement de son dossier personnel conservé au *Staatsarchiv* de Fribourg. Werner Otto Müller-Hill est né en 1885 à Fribourg-en-Brisgau dans une famille bourgeoise. Avocat de métier ayant déjà fait l'expérience de la magistrature militaire sous la Première Guerre mondiale, il est réincorporé en 1940 en tant que juge de l'Armée de Terre. Lors de la rédaction de son journal, il exerce au sein d'un tribunal de Division – le

*Feldkriegsgericht der Ersatz-Division 158* (ensuite renommé *Ersatz-Division 405*) – à Strasbourg et, suite au retrait outre-Rhin de la Wehrmacht, à Oberkirch et à Tübingen. Il a alors le rang d'*Oberstabsrichter*, équivalent à celui de lieutenant-colonel. Après guerre, il intègre la magistrature civile en tant qu'*Oberstaatsanwalt* (procureur général) à Offenbourg en Pays de Bade.

Le journal court du 28 mars 1944 au 7 juin 1945 et a pour thème principal l'inéluctabilité de la défaite. L'auteur analyse l'évolution du front, décrypte la propagande national-socialiste et pronostique le futur de l'Allemagne vaincue. Le journal ayant été tenu quasiment au jour le jour, il nous est possible de suivre l'évolution de la pensée de l'auteur, sans les interférences d'une réinterprétation d'après-guerre. Le principal intérêt de ce document est d'esquisser la figure d'un juge militaire opposé à la direction national-socialiste. La vocation du journal est d'ordre privé. L'auteur affirme écrire en toute honnêteté pour laisser un témoignage à son fils. On peut aussi penser que l'écriture sert d'exutoire à cet officier militaire qui ne peut que rarement exprimer publiquement ses prises de position.

Dès les premières lignes et de manière constante, l'auteur est convaincu de la défaite finale de l'Allemagne, mais il la situe à des moments variables. Il espère que la reddition sera rapide, afin d'éviter un carnage inutile de l'armée et de la population et une désorganisation générale qui conduirait au chaos et à la famine. Il tient les dirigeants politiques pour responsable de ce « *Götterdämmerung* » (p. 86) et incrimine peu l'État-major militaire. À l'inverse, il est admiratif de la « *Leistung* » (performance) et de l' « *Opfermut* » (esprit de sacrifice) de la population (p. 103) et de la « *Disziplin* » (discipline) des soldats de la Wehrmacht (p. 90), une situation qu'il juge miraculeuse mais aussi spécifique à la nature allemande. Jusqu'aux dernières heures du combat, il s'étonne de la faiblesse des désertions. Il pense donc irréaliste, bien que souhaitable, une rupture intérieure – « *Zusammenbruch der inneren Linien* » (p. 25) qui mettrait fin aux vaines hostilités comme en 1918, non seulement à cause de la répression exercée par le régime mais aussi à cause de l'aveuglement de la population. C'est avec étonnement – et admiration – qu'il apprend l'attentat du 20 juillet 1944. Lui-même souligne son impossibilité à changer le cours des choses.

À la différence de la majorité de la population, l'auteur se veut clairvoyant et fustige la propagande national-socialiste qui, tel un « *betaubende Düfte* » (p. 106), anesthésie le peuple et en particulier les hommes. Notons que, à l'instar de Victor Klemperer, Werner Otto Müller-Hill s'étonne fréquemment de voir à quel point la « *Grosssprecherei* » (hâblerie) (p. 72) parvient même à manipuler des intellectuels, tels que des officiers militaires ou des professeurs d'Université. Au fil des jours, l'auteur s'impatiente du moment où les Allemands sortiront enfin de leur « *Traumland* » (p. 18). Il

décrypte et ridiculise aussi bien les déclarations de Joseph Goebbels et du Général Dittmar que celles des petites plumes des journaux locaux, qui continuent – au plein cœur du chaos – de faire espérer en une victoire finale grâce à la mise au point imminente d'une arme miraculeuse : *« Seit Ende 1942 siegen wir in Leitartikeln, die anderen aber im Gelände »* (p. 125). On peut d'ailleurs regretter que la présente publication n'ait pas fait le choix de reproduire les coupures de presse que l'auteur avait pris soin d'ajouter à son journal. Une de ses obsessions est de déceler le moment où les dirigeants vont se disculper de leur échec en construisant, comme après la défaite de 1918, une « *törichte Dolchstosslegende* » (légende idiote du coup de poignard dans le dos) qui envenimerait pour longtemps le futur de l'Allemagne.

L'après-guerre constitue le troisième thème central du journal. L'auteur échafaude différents scénarios et imagine alternativement l'évolution d'une Allemagne sous domination russe ou occidentale. En tant que Badois, il considère bénéfique l'abandon de la politique « prussienne » de puissance – qui serait un des dénominateurs communs entre Frédéric le Grand, Bismarck et Adolf Hitler – et envisage sereinement la reconstruction de l'Allemagne à partir de petits Etats, comme du temps d'avant l'unification, même s'il s'interroge sur la difficulté de dénazifier l'appareil d'État sans le désagréger. En réalité, les préoccupations de l'auteur ne portent pas tant sur le sort de l'Allemagne que sur celui du peuple allemand, dont il s'inquiète de la capacité à assumer sa propre responsabilité dans le désastre. Il est notamment conscient que le peuple va devoir porter la culpabilité des « *schwerere Verbrechen gegen die Menschlichkeit* » (graves crimes contre l'humanité) (p. 48) commis par le gouvernement national-socialiste en son nom, en particulier le massacre de « *Hunderttausenden* » (centaines de milliers) de juifs, dont l'auteur a été informé par le témoignage de soldats. S'il ne remet pas en cause la « *Judenfrage* » (question juive), il reproche aux dirigeants de l'avoir traitée *« in barbarischer Weise »* (p. 21), c'est-à-dire de manière barbare. Il juge ce génocide « *unheldisch, unmilitärisch und absolut undeutsch* » - « antihéroïque, antimilitaire et totalement antiallemand » (p. 92). L'auteur craint que le peuple allemand doive à présent payer le prix de ce massacre par sa propre épuration. Mais surtout, il est convaincu que l'avenir de l'Allemagne dépend de la capacité des Allemands à assumer la responsabilité de la défaite et de ne pas se réfugier derrière une « légende du coup de poignard dans le dos » en désignant des boucs-émissaires comme l'armée ou les États alliés qui seraient perpétuellement hostiles au droit de l'Allemagne à exister. Pour lui, le salut viendra de la reconnaissance par le peuple du caractère insupportable du régime, « *vom menschlichen und ethischen Standpunkt* » (d'un point de vue humain et éthique) (p. 138). Cependant, il est pessimiste quant à l'aptitude des Allemands à admettre que leur malheur provient du nazisme qu'ils ont eux-mêmes accepté (p. 80).

L'historien de la justice de la Wehrmacht sera, sans doute, quelque peu frustré de la rareté des commentaires que fait le juge militaire sur son institution et sur sa propre pratique du droit – alors même qu'il reconnait que « *über die Heeresrichter könnte man wohl Essais schreiben* » (p. 31). De manière globale, il critique le dévoiement de la justice militaire et notamment du fameux paragraphe 5 KSSVO portant sur la « *Zersetzung der Wehrkraft* » (atteinte aux forces armées) qui doit sanctionner l'expression publique du défaitisme, mais dont le champ d'application est constamment élargi (p. 29-30). À travers les portraits qu'il esquisse de certains de ses collègues, on perçoit la variété du personnel judiciaire. Il explique notamment la dureté de certains juges militaires par leur caractère personnel (complexe d'infériorité, intransigeance prussienne, etc.) et la pression qu'exerce sur eux la sphère politique. Pour le juriste qu'il est, cela représente *« das Ende der Justiz* » (la fin de la justice). Mais à son propre niveau, il affirme que le droit a pu être garanti dans son tribunal, malgré la présence de quelques « *ausgesprochene Blutrichter* » (véritables juges sanguinaires), et il se présente comme un juge agissant avec conscience (p. 76) et clémence (p. 143), qui a été un soutien pour les soldats ayant commis des faux-pas en privilégiant les sanctions disciplinaires. Le préfacier Wolfram Wette confirme les propos de l'auteur, en soulignant qu'il n'a pas été promu durant tout le conflit et qu'il a pu prouver après la guerre n'avoir pas été membre du Parti et n'avoir prononcé aucune condamnation à mort (p. 11). La figure particulière du juge Müller-Hill contraste donc dans cette justice militaire que le juriste Erich Schwinge définissait alors avant tout comme le garant de la « *Manneszucht* » (la discipline militaire) et qui rendit plus de 30 000 condamnations à mort.

L'éditeur reconnait ne pas proposer ici une édition scientifique – mais largement annotée – du journal de Werner Otto Müller-Hill. Cependant, ce document représente une source importante, non pour l'historien régional qui ne trouvera que peu d'allusions à l'Alsace annexée, mais pour l'historien des opinions qui s'attacherait à étudier l'ambivalence de ce patriote impatientant de la défaite de son pays, de cet officier espérant la mutinerie de l'armée, de ce juge fustigeant l'appareil répressif. Au final, le lecteur reste marqué par le niveau de conscience – quasi anachronique – qu'a instantanément l'auteur sur les évènements qu'il vit. Non seulement il parvient à se défaire des œillères de la propagande et perçoit le poids moral que le national-socialisme fera longtemps peser sur le peuple allemand, mais surtout il insiste sur le génocide juif, qui ne deviendra central dans la mémoire de la Seconde Guerre mondiale qu'à partir des années 1960/1970, et dresse de la justice militaire un tableau qui ne sera donné à voir publiquement qu'avec les travaux de l'historien Manfred Messerschmidt dans les années 1980.

Frédéric Stroh